|  |
| --- |
| **[@](#table)**  **LES PROLÉGOMÈNES**  D’**IBN KHALDOUN**  (732-808 de l’hégire) (1332-1406 de J. C.)  traduits en Français et commentés par  **W. MAC GUCKIN DE SLANE** (1801-1878)  (1863)  **Première partie**  Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, bénévole,  Courriel : [ppalpant@uqac.ca](mailto:ppalpant@uqac.ca)  Dans le cadre de la collection : “ Les classiques des sciences sociales ”  fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  Site web : <http://classiques.uqac.ca>  Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  Paul-Émile Boulet de l’Université du Québec à Chicoutimi  Site web : [http://bibliotheque.uqac.ca](http://bibliotheque.uqac.ca/) |

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur bénévole,

Courriel : [ppalpant@uqac.ca](mailto:ppalpant@uqac.ca)

à partir de :

LES PROLÉGOMÈNES,

d’IBN KHALDOUN

Première partie

Traduits en Français et commentés par William MAC GUCKIN, Baron DE SLANE, membre de l’Institut.

Reproduction photomécanique de la première partie des tomes XIX, XX et XXI des Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale publiés par l’Institut de France (1863).

Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1934 (réimpression de 1996), CXVI + 486 pages.

Police de caractères utilisée : Times, 10, 11 et 12 points.

Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8.5’’x11’’.

Édition complétée le Ier mars 2006 à Chicoutimi, Québec.

T A B L E D E S M A T I È R E S

[*DEUXIÈME PARTIE*](ibn_pro_II.doc) *[[1]](#footnote-1)—* [*TROISIÈME PARTIE*](ibn_pro_III.doc)

[*Introduction du traducteur*](#introtrad) *—* [*Index général*](ibn_pro_III.doc#index) *—* [[*Termes expliqués*](ibn_pro_III.doc#termes)](#termes)

Pour atteindre le sommaire analytique de :

[Préface](#sa_preface) — [Introduction](#sa_introduction)

**LIVRE I : De la société humaine et des phénomènes qu’elle présente.**

[Introduction](#sa_intro_l1)

[Première Section](#sa_s1)  : De la civilisation en général.

[Deuxième Section](#sa_s2) : De la civilisation chez les nomades et les peuples à demi sauvages, et chez ceux qui se sont organisés en tribus.

[Troisième Section](#sa_s3)  : Sur les dynasties, la royauté, le khalifat et l’ordre des di­gnités dans le sultanat.

[Quatrième Section](ibn_pro_II.doc#sa_s4) : Sur les villages, les villes, les cités et autres lieux où se trouvent des populations sédentaires.

[Cinquième Section](ibn_pro_II.doc#sa_s5): Sur les moyens de se procurer la subsistance, sur l’acquisition, les arts et tout ce qui s’y rattache.

[Sixième Section](ibn_pro_II.doc#sa_s6)  : Des sciences et de leurs diverses espèces ; de l’enseignement, de ses méthodes et procédés, et de tout ce qui s’y rattache.

L I V R E

P R E M I E R [[2]](#footnote-2)

DE LA SOCIÉTÉ HUMAINE ET DES PHÉNOMÉNES QU’ELLE PRÉSENTE, TELS QUE LA VIE NOMADE, LA VIE SÉDENTAIRE, LA DOMINATION, L’ACQUISITION, LES MOYENS DE GAGNER SA SUBSISTANCE, LES SCIENCES ET LES ARTS. INDICATION DES CAUSES QUI ONT AMENÉ CES RÉSULTATS.

p.71 L’histoire a pour véritable objet de nous faire, comprendre l’état social de l’homme, c’est‑à‑dire, la civilisation, et de nous apprendre les phénomènes qui s’y rattachent naturellement, à savoir, la vie sau­vage, l’adoucissement des mœurs, l’esprit de famille et de tribu, les divers genres de supériorité [[3]](#footnote-3) que les peuples obtiennent les uns sur les autres et qui amènent la naissance des empires et des dynasties, la distinction des rangs, les occupations auxquelles les hommes con­sacrent leurs travaux et leurs efforts, telles que les professions lu­cratives, les métiers qui font vivre, les sciences, les arts ; enfin, tous les changements que la nature des choses peut opérer dans le carac­tère de la société. Or, comme le mensonge s’introduit naturellement dans les récits historiques, il convient d’indiquer ici les causes qui le produisent : 1° l’attachement des hommes à certaines opinions et à certaines doctrines. Tant que l’esprit garde son impartialité, il examine le récit qu’on lui présente, et le considère avec toute l’at­tention que le sujet réclame, de manière qu’il parvient à reconnaître la fausseté ou l’exactitude du renseignement ; mais, si l’esprit s’est laissé influencer par son attachement à certaines opinions, à cer­taines \*57 doctrines, il accueille, sans hésitation, le récit qui se trouve d’accord avec elles. Ce penchant et cet attachement jettent un voile sur les yeux de l’intelligence, et empêchent de scruter les choses et de les examiner avec attention, en sorte qu’on accepte le mensonge et qu’on le transmet aux autres.

p.72 La seconde cause qui introduit le mensonge dans les récits, c’est la confiance que l’on met dans la parole des personnes qui les ont transmis. Pour reconnaître si ces gens sont dignes de foi, il faut avoir recours à un examen analogue à celui que l’on désigne par les mots *improbation* et *justification* [[4]](#footnote-4).

Une troisième cause, c’est l’ignorance du but que les acteurs dans les grands événements avaient en vue. La plupart des narrateurs, ne sachant pas dans quel but les choses qu’ils ont observées ou dont on leur a parlé ont été faites, exposent chaque événement selon la ma­nière dont ils l’ont compris, et, se laissant égarer par leur imagination, ils tombent dans le mensonge.

La quatrième cause des erreurs, c’est la facilité de l’esprit humain à croire qu’il tient la vérité. Ce défaut est fort commun, et provient, en général, d’un excès de confiance dans les personnes qui ont trans­mis les renseignements.

Comme cinquième cause, nous pouvons indiquer l’ignorance des rapports qui existent entre les événements et les circonstances qui les accompagnent. Cela se remarque chez les historiens, lorsque les détails d’un récit ont subi des remaniements et des altérations. Ils racontent les événements tels qu’ils les ont compris, mais leurs ren­seignements ont éprouvé des modifications qui en altèrent l’exactitude.

p.73 La sixième cause, c’est le penchant des hommes à gagner la faveur des personnages illustres et élevés en dignité ; ils y emploient les louanges et les éloges ; ils embellissent les faits, puis ils les propa­gent. Ces récits, entachés de fausseté, reçoivent une grande publicité. En effet, les esprits sont passionnés pour la louange ; les hommes ambitionnent les biens du monde, tels que le rang et les richesses, et mettent, en général, peu d’empressement à se distinguer par de nobles qualités ou à [[5]](#footnote-5) montrer de la considération pour les gens d’un vrai mérite.

Une autre cause, et qui l’emporte sur les causes que nous venons d’indiquer, c’est l’ignorance. de la nature des choses qui naissent de la civilisation. Tout ce qui arrive, soit spontanément, soit par l’effet d’une influence extérieure, a un caractère qui lui est propre, tant dans \*58 son essence, que dans les circonstances qui l’accompagnent ; aussi l’homme qui recueille des renseignements et qui connaît d’avance les caractères que présentent, dans la réalité, les événements et les faits, ainsi que leurs causes, possède un moyen à l’aide duquel il peut contrôler toute espèce de récit et distinguer la vérité du mensonge. Ce moyen a plus d’efficacité que tous les autres.

(…)

Quant à moi, ce fut une inspiration céleste qui me conduisit vers cette entreprise, en me faisant rencontrer une science qui me rendit le dépositaire de ses secrets et son interprète le plus fidèle [[6]](#footnote-6). Si j’ai pu traiter à fond les questions qui s’y rattachent, si j’ai su reconnaître les divers aspects et les tendances de cette science et la distinguer ainsi des autres, cela a été l’effet de la faveur et de la direc­tion divines. Si, dans l’énumération de ses caractères distinctifs, quel­que chose m’a échappé, si quelque question se trouve confondue avec une autre, le lecteur critique saura bien rectifier mon erreur ; mais j’aurai toujours le mérite de lui avoir frayé la route et indiqué le chemin ; *et* *Dieu dirige par sa lumière ceux qu’il lui plaît* [[7]](#footnote-7).

Nous allons maintenant exposer dans ce premier livre tout ce qui arrive au genre humain dans son état social : les divers caractères de la civilisation, la souveraineté, les manières de s’enrichir, les sciences, les arts, et cela par des méthodes démonstratives qui feront voir comment on doit procéder à la vérification des connaissances répandues dans les hautes et les basses classes de la société, et qui servi­ront à dissiper bien des illusions, à fixer bien des incertitudes.

p.84 \*67 L’homme se distingue de tous les êtres vivants par des attributs qui lui sont propres ; dans ce nombre on doit ranger,

1° Les sciences et les arts : ils sont le produit de la réflexion, faculté qui distingue l’homme des animaux, et l’élève au‑dessus de toutes les créatures.

2° Le besoin d’une autorité qui puisse réprimer ses écarts, d’un gouvernement qui ait le pouvoir de le contenir. De tous les ani­maux, l’homme est le seul qui ne saurait exister sans cela. Si, comme on l’assure, on trouve quelque chose de semblable parmi les abeilles et les sauterelles, c’est, chez ces insectes, le résultat de l’instinct, non de la réflexion ni de la méditation.

3° L’industrie et le travail, qui fournissent les divers moyens de vivre. En effet, Dieu ayant soumis les hommes à la nécessité de se nourrir afin de conserver leur vie et de maintenir leur existence, il les dirige lui-même vers la recherche de ce qui leur est nécessaire. Le Dieu très haut a dit : *Dieu a donné à tous les êtres une nature spé­ciale, puis il les a dirigés*. (*Coran*, sour. XX, vers. 52.)

4° La sociabilité, c’est‑à‑dire le sentiment qui porte les hommes à demeurer ensemble, soit dans des villes, soit sous des tentes. Ils y sont conduits par leur penchant pour la société et par l’exigence de leurs besoins, car la nature les porte à s’entr’aider dans la re­cherche de la subsistance, ainsi que nous l’expliquerons plus loin.

5° et 6° L’état social. Il a deux aspects : la vie nomade et la vie à demeure fixe. La première est celle qui a lieu dans les plaines, sur les montagnes, ainsi que sous les tentes des nomades qui parcourent les pâturages situés dans les déserts ou sur les limites de la région sablonneuse. La seconde est celle qui se passe dans les cités, les vil­lages, les villes et les hameaux [[8]](#footnote-8) ; l’homme s’y tient afin de pourvoir à sa sûreté et d’être protégé par des murailles. Dans toutes ces cir­constances, l’état social subit des modifications essentielles en ce p.85 qui regarde la réunion des individus en société. Il est donc néces­saire que ce premier livre, avec les matières qu’il traite, soit divisé en six sections :

1° \*68 Sur la société en général, sur les variétés de la race humaine et sur les pays qu’elle occupe ;

2° Sur la civilisation chez les nomades, sur les tribus et les peuples à demi sauvages ;

3° Sur le gouvernement dynastique, le khalifat, la royauté, et les dignités qui existent nécessairement dans un empire ;

4° Sur les caractères de la civilisation qui résulte de la vie à de­meure fixe, sur (le rôle que jouent) les villes et les provinces ;

5° Sur les métiers, les divers moyens de se procurer la subsistance et de faire fortune ;

6° Sur les sciences, les moyens de les acquérir et de s’ins­truire.

J’ai placé la vie nomade avant la vie à demeure fixe, parce que (dans l’ordre du temps) elle a précédé toutes les formes que celle‑ci avait pu prendre. On trouvera plus loin la démonstration de ce prin­cipe. Le même motif m’a fait placer la royauté avant les villes et les provinces. Le rang que j’ai assigné aux moyens de se procurer la subsistance se comprend, lorsqu’on sait qu’ils constituent un état de choses absolument nécessaire et exigé par la nature, tandis que l’étude des sciences est le résultat de la civilisation perfectionnée ou de celle qui a produit des besoins factices. Or ce qui est nécessaire par sa nature doit passer avant ce qui est de luxe. J’ai rangé dans un même chapitre les métiers et les moyens pour l’homme de gagner sa vie, parce que les premiers ont certains rapports avec les seconds, surtout quand on les envisage tous comme produits de la civilisation. Ceci est un point sur lequel je reviendrai plus tard.

P R E M I È R E

S E C T I O N.

SUR LA CIVILISATION EN GÉNÉRAL.

PLUSIEURS DISCOURS PRÉLIMINAIRES.

PREMIER DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

[@](#table)

p.86 Ce discours préliminaire servira à démontrer que la réunion des hommes en société est une chose nécessaire. C’est ce que les philo­sophes ont exprimé par cette maxime : « L’homme, de sa nature, est citadin. » Ils veulent dire, par ces mots, que l’homme ne saurait se p.69 passer de société, terme que, dans leur langage, ils remplacent par celui de cité. Le mot civilisation [[9]](#footnote-9) exprime la même idée. Voici la preuve de leur maxime : Dieu le tout‑puissant a créé l’homme et lui a donné une forme qui ne peut exister sans nourriture. Il a voulu que l’homme fût conduit à chercher cette nourriture par une impulsion innée et par le pouvoir qu’il lui a donné de se la procurer. Mais la force d’un individu isolé serait insuffisante pour obtenir la quantité d’aliments dont il a besoin, et ne saurait lui procurer ce qu’il faut pour soutenir sa vie. Admettons, par la supposition la plus modérée, que l’homme obtienne assez de blé pour se nourrir pendant un jour ; il ne pourrait s’en servir qu’à la suite de plusieurs manipu­lations, le grain devant subir la mouture, le pétrissage et la cuisson Chacune de ces opérations exige des ustensiles, des instruments, qui ne sauraient être confectionnés sans le concours de divers arts, tels que ceux du forgeron, du menuisier et du potier. Supposons même que l’homme mange le grain en nature, sans lui faire subir aucune préparation ; eh bien ! pour s’en procurer il doit se livrer à des travaux encore plus nombreux, tels que l’ensemencement, la moisson et le foulage, qui fait sortir le blé de l’épi qui le renferme. Chacune de ces p.87 opérations exige encore des instruments et des procédés d’art beau­coup plus nombreux que ceux qui, dans le premier cas, doivent être mis en usage. Or il est impossible qu’un seul individu puisse exécuter cela en totalité, ou même en partie. Il lui faut absolument les forces d’un grand nombre de ses semblables afin de se procurer la nourri­ture qui est nécessaire pour lui et pour eux, et cette aide mutuelle as­sure ainsi la subsistance d’un nombre d’individus beaucoup plus con­sidérable. Il en est de même pour la défense de la vie : chaque homme a besoin d’être soutenu par des individus de son espèce. En effet, Dieu le très haut, lorsqu’il organisa les animaux et leur distribua des \*70 forces, assigna à un grand nombre d’entre eux une part supérieure à celle de l’homme. Le cheval, par exemple, est beaucoup plus fort que l’homme ; il en est de même de l’âne et du taureau. Quant au lion et à l’éléphant, leur force surpasse prodigieusement celle de l’homme.

Comme il est dans la nature des animaux d’être toujours en guerre les uns avec les autres, Dieu a fourni à chacun un membre destiné spécialement à repousser ses ennemis. Quant à l’homme, il lui a donné, au lieu de cela, l’intelligence et la main. La main, soumise à l’intelligence, est toujours prête à travailler aux arts, et les arts four­nissent à l’homme les instruments qui remplacent, pour lui, les membres départis aux autres animaux pour leur défense. Ainsi les lances suppléent aux cornes, destinées à frapper ; les épées remplacent les griffes, qui servent à faire des blessures ; les boucliers tiennent lieu de peaux dures et épaisses, sans parler d’autres objets dont on peut voir l’énumération dans le traité de Galien sur l’usage des membres [[10]](#footnote-10). Un homme isolé ne saurait résister à la force d’un seul animal, surtout de la classe des carnassiers, et il serait absolument incapable de le repousser. D’un autre côté, il n’a pas assez de moyens pour fabriquer les diverses armes offensives, tant elles sont nom­breuses, et tant il faut d’art et d’ustensiles pour les confectionner Dans toutes ces circonstances, l’homme doit nécessairement recourir p.88 à l’aide de ses semblables, et tant que leur concours lui manque, il ne saurait se procurer la nourriture ni soutenir sa vie. Dieu l’a ainsi décidé, ayant imposé à l’homme la nécessité de manger afin de vivre. Les hommes ne sauraient non plus se défendre s’ils étaient dépourvus d’armes ; ils deviendraient la proie des bêtes féroces ; une \*71 mort prématurée mettrait un terme à leur existence, et l’espèce hu­maine serait anéantie. Tant qu’existera chez les hommes la dispo­sition de s’entr’aider, la nourriture et les armes ne leur manqueront pas : c’est le moyen par lequel Dieu accomplit sa volonté en ce qui regarde la conservation et la durée de la race humaine. Les hommes sont donc obligés de vivre en société ; sans elle, ils ne pourraient pas assurer leur existence ni accomplir la volonté de Dieu, qui les a placés dans le monde pour le peupler et pour être ses lieutenants [[11]](#footnote-11). Voilà ce qui constitue la civilisation, objet de la science qui nous occupe.

Dans ce qui précède nous avons établi, pour ainsi dire, que la civilisation est réellement l’objet de la branche de science que nous allons traiter. Cela n’est cependant pas une obligation pour celui qui traite d’une branche des connaissances quelconque, attendu que, d’après les règles de la logique, celui qui traite d’une science n’est pas tenu d’établir que ce qu’il pose comme étant l’objet de cette science l’est en effet [[12]](#footnote-12). La chose n’est cependant pas défendue, et elle p.89 entre dans la classe des actes purement facultatifs. *Dieu* *est celui qui* *seconde les hommes par sa grâce.*

La réunion des hommes en société étant accomplie, ainsi que nous l’avons indiqué, et l’espèce humaine ayant peuplé le monde, un nouveau besoin se fait sentir, celui d’un contrôle puissant qui les protège les uns contre les autres ; car l’homme, en tant qu’animal, est porté par sa nature à l’hostilité et à la violence. Les armes dont il se sert pour repousser les attaques des animaux brutes ne suffisent pas à le défendre contre ses semblables, attendu qu’ils ont tous ces armes à leur disposition. Il faut donc absolument un autre moyen qui puisse empêcher ces agressions mutuelles. On ne saurait trou­ver ce modérateur parmi les autres espèces d’animaux, parce que ceux‑ci sont loin d’avoir autant de perceptions et d’inspirations que l’homme ; aussi faut‑il que le modérateur appartienne à l’espèce humaine et qu’il ait une main assez ferme, une puissance et une autorité assez fortes pour empêcher les uns d’attaquer les autres. \*72 Voilà ce qui constitue la souveraineté. On voit, d’après ces observa­tions, que la souveraineté est une institution particulière à l’homme, conforme à sa nature, et dont il ne saurait se passer. On la retrouve, s’il faut en croire les philosophes, chez certaines espèces d’animaux tels que les abeilles et les sauterelles, parmi lesquelles on a re­connu l’existence d’une autorité supérieure, de l’obéissance et de l’attachement à un chef appartenant à leur espèce, mais qui se dis­tingue par la forme et la grandeur du corps. Mais, chez les êtres qui diffèrent de l’homme, la chose existe par suite de leur organisation primitive et de la direction divine, et ne provient pas d’un effet de la réflexion ni par l’intention de se procurer une administration ré­gulière. *Dieu a donné à tous les êtres une nature spéciale, puis il les a dirigés.* (*Coran,* sour. XX, vers. 52.)

Les philosophes enchérissent sur cet argument, lorsqu’ils veulent établir, au moyen de preuves fournies uniquement par la raison, l’existence de la faculté prophétique, et démontrer qu’elle appar­tient à l’homme, comme inhérent à sa nature. Ils poussent cet p.90 argument jusqu’à sa dernière limite, en démontrant qu’il faut aux hommes une autorité capable de les contrôler, que cette autorité ne saurait exister qu’en vertu d’une loi émanant de Dieu, et conférée à un indi­vidu de l’espèce humaine favorisé spécialement de la direction divine, et que l’homme ainsi distingué a le droit d’exiger de tous les autres la soumission et la foi à sa parole, jusqu’à ce que l’autorité qu’il doit exercer parmi eux et sur eux ne trouve plus d’opposition.

Cette conclusion n’est pas régulièrement déduite, ainsi qu’il est facile de le voir ; car, avant le prophétisme, l’existence de l’espèce humaine était déjà assurée. Elle se maintenait par l’influence d’une autorité supérieure, qui, tenant sa puissance d’elle‑même ou d’un parti qui la soutenait, avait les moyens de contraindre les hommes à lui obéir et à marcher dans la voie qu’elle leur avait tracée.

Les hommes qui possèdent des livres révélés, et ceux qui suivent les enseignements des prophètes sont peu nombreux, en comparaison des païens. Ceux‑ci n’ont pas de révélation écrite ; ils forment la plus grande partie de la population du monde, et cependant ils ont eu \*73 leurs dynasties, ils ont laissé des monuments de leur puissance et, à plus forte raison, ont existé. Encore de nos jours ils possèdent des empires dans les régions reculées du nord et du midi ; leur état n’est donc pas celui des hommes laissés à eux‑mêmes et n’ayant aucun chef pour les contenir, état qui, du reste, ne saurait exister. On voit par là combien on a tort de vouloir prouver la nécessité de la fa­culté prophétique par des preuves fournies par la raison. Les fonc­tions d’un prophète se bornent à prescrire des lois, ainsi que les an­ciens (docteurs de l’islamisme) l’ont reconnu. *Un concours efficace, une bonne direction ne se trouvent qu’auprès de Dieu*.

(…)

S E C O N D E

S E C T I O N.

DE LA CIVILISATION CHEZ LES NOMADES ET LES PEUPLES A DEMI SAUVAGES ET CHEZ CEUX QUI SE SONT ORGANISÉS EN TRIBUS.

PHÉNOMÈNES QUI S’Y PRÉSENTENT.

PRINCIPES GÉNÉRAUX. — ÉCLAIRCISSEMENTS.

**La vie nomade et la vie sédentaire sont des états**

**également conformes à la nature.**

[@](#table)

p.254 Les différences qu’on remarque dans les usages et les institutions [[13]](#footnote-13) des divers peuples dépendent de la manière dont chacun d’eux pour­voit à sa subsistance ; les hommes ne se sont réunis en société que pour s’aider à obtenir les moyens de vivre. Ils commencent par chercher le simple nécessaire ; ensuite ils tâchent de satisfaire à des besoins factices, puis ils aspirent à vivre dans l’abondance [[14]](#footnote-14). Les uns s’adonnent à l’agriculture ; ils plantent et ils sèment ; les autres s’oc­cupent à élever certains animaux, tels que moutons, bœufs, chèvres, abeilles, vers à soie, etc. dans le but de les multiplier et d’en tirer profit. Les gens de ces deux classes sont obligés à habiter la cam­pagne ; car les villes ne leur offrent pas des terres à ensemencer, des \*221 champs à cultiver, des pâturages pour leurs troupeaux. Contraints par la nécessité des choses à habiter la campagne, ils s’y réunissent en société, afin de s’entr’aider et de se procurer les seules choses que leur façon de vivre et leur degré de civilisation rendent indis­pensables. Nourriture, abri suffisant, moyens de se tenir chaud : voilà ce qu’il leur faut, mais seulement assez pour soutenir leur existence ; ils sont d’abord incapables d’en obtenir davantage. Plus tard, lors­qu’ils se trouvent dans des circonstances meilleures et que leurs ri­chesses les mettent au‑dessus du besoin, ils commencent à jouir de la tranquillité et du bien‑être. Combinant encore leurs efforts, ils travaillent pour obtenir plus que le simple nécessaire ; on les voit p.255 amasser des vivres, rechercher de beaux habillements, bâtir de grandes maisons, fonder des villes et des bourgs pour se mettre à l’abri de tentatives hostiles. L’aisance et l’abondance introduisent des habitudes de luxe qui se développent avec vigueur et qui se reconnaissent à la manière d’apprêter les viandes, à l’amélioration de la cuisine, à l’usage des habillements de soie, de brocart et d’autres belles étoffes, *et cætera.* Les maisons et les palais reçoivent alors une grande hauteur [[15]](#footnote-15) ; construits avec solidité et embellis avec goût, ils montrent comment la disposition pour les arts passe de la puissance à l’acte et arrive à la perfection. On construit des châteaux et des habitations dont l’intérieur est orné de fontaines ; on élève de beaux édifices décorés avec un soin extrême [[16]](#footnote-16) ; on s’occupe à l’envi [[17]](#footnote-17) d’amé­liorer les objets d’un usage journalier, tels qu’habits, lits, vaisselle, ustensiles de cuisine. Voilà ces hommes devenus *citadins* (*hader*)*.* Le mot *hader* signifie ceux qu’on a toujours *présents* sousla main (*hade­roun*), et tels sont les habitants des villes et des bourgades. Parmi eux, les uns exercent des métiers pour vivre ; d’autres s’adonnent au commerce et, par les grands profits qu’ils en retirent, ils surpassent [[18]](#footnote-18) en richesses et en bien‑être les gens de la campagne. Délivrés des \*222 tracas de la pauvreté, ils vivent selon leurs moyens. On voit par là que la vie de la campagne et celle des villes sont deux états également conformes à la nature.

**L’existence de la race arabe [[19]](#footnote-19) dans le monde**

**est un fait parfaitement naturel.**

[@](#table)

Dans le chapitre précédent nous avons mentionné que les gens de la campagne pourvoient à leur subsistance d’une manière conforme à la nature. S’adonnant à l’agriculture ou bien à l’éducation des troupeaux, ils se contentent du strict nécessaire en fait de nourriture, p.256 d’habillements, de logements et de toutes les autres choses qui se rattachent aux habitudes de la vie. Ils ne visent pas plus loin ; ils ne recherchent pas les moyens de satisfaire à des besoins factices ou de parvenir à l’aisance. Pour logements ils ont des tentes en étoffe de poil de chèvre ou de chameau, et des huttes faites avec des branches d’arbres, ou des cabanes construites avec des pierres et de l’argile. Ils ne donnent pas à leurs habitations une grande élévation, puisqu’elles ne doivent leur servir que d’abri (contre le soleil et le mauvais temps) ; quelquefois même ils se réfugient dans des grottes et des cavernes. Les mets dont ils se nourrissent n’exigent pas de grands apprêts ; crus ou légèrement cuits, ils suffisent à leurs besoins.

L’état des peuples agriculteurs est supérieur à celui des nomades ; les premiers habitent des villages et des hameaux [[20]](#footnote-20), et se tiennent dans les pays de montagnes. Tels sont la plupart des Berbers et d’autres peuples qui n’appartiennent pas à la race arabe. Ceux qui vivent des produits que fournissent leurs troupeaux de moutons et de bœufs s’adonnent ordinairement à la vie nomade : il leur faut des pâturages et de l’eau pour leurs bestiaux, auxquels, d’ailleurs, le chan­gement de lieu fait grand bien. On désigne ces peuples par le nom de *chaouïa* (pasteurs), parce qu’ils s’occupent uniquement de moutons (*chah*)et de bœufs. Ils ne s’avancent pas au loin dans le désert, vu que les bons pâturages y manquent. Dans cette classe on peut ranger les Berbers, les Esclavons, les Turcs, et les Turcomans, frères de ceux‑ci.

\*223 Les peuplades qui subsistent en élevant des chameaux voyagent plus que les autres et pénètrent plus avant dans le désert. Elles se trouvent obligées à le faire, vu que les pâturages, les herbes et les arbrisseaux des hauts plateaux [[21]](#footnote-21) ne suffisent pas à la nourriture de leurs troupeaux. Les chameaux ont besoin de brouter les arbustes du désert, de boire les eaux saumâtres qui s’y rencontrent et de par­courir cette région pendant l’hiver, afin d’éviter le froid et de jouir p.257 d’une atmosphère tiède ; ils trouvent dans ces plaines sablonneuses des endroits on ils peuvent mettre bas. L’on sait que les jeunes chameaux, depuis l’époque de leur naissance jusqu’à celle du sevrage, sont extrêmement difficiles à élever, et que la chaleur leur est absolument nécessaire. Les gens dont nous parlons sont donc obligés de faire de longues courses avec leurs troupeaux. Repoussés quelquefois des hauts plateaux par les troupes préposées à la garde de ces régions fer­tiles, ils se voient obligés de s’enfuir au fond du désert afin d’éviter le juste châtiment de leurs méfaits [[22]](#footnote-22) (antérieurs). Aussi ce sont les plus farouches des hommes, et les habitants des villes les regar­dent comme des bêtes sauvages, indomptables et rapaces. Tels sont les Arabes et d’autres peuples ayant les mêmes habitudes, savoir : les Berbers nomades, les Zenata de la Mauritanie occidentale, les Kurdes, les Turcomans et les Turcs des pays orientaux. Les Arabes sont toute­fois plus habitués à la vie du désert et font des courses plus longues que les autres races nomades, parce qu’ils s’occupent exclusivement de chameaux, tandis que celles‑ci ont à soigner, en même temps, des troupeaux de chameaux, de moutons et de bœufs.

L’existence de la race arabe est donc un fait conforme à la nature et devant nécessairement se présenter dans le cours de la civilisa­tion humaine. *Dieu est le créateur, l’être savant* (*Coran*, sour. XV, vers. 86).

**La vie de la campagne a dû précéder celle des villes.**

**Elle a été le berceau de la civilisation.**

**Les villes lui doivent leur origine et leur population.**

[@](#table)

Nous avons dit que les habitants de la campagne se bornent au strict nécessaire en tout ce qui les concerne, et qu’ils n’ont pas les \*224 moyens [[23]](#footnote-23) pour passer au delà, tandis que les gens des villes s’occupent à satisfaire aux besoins créés par le luxe et à perfectionner tout ce qui se rattache à leurs habitudes et à leur manière d’être. Il est indubitable que l’on a dû penser au nécessaire avant de s’occuper des besoins factices et de rechercher l’aisance. Le nécessaire est, pour p.258 ainsi dire [[24]](#footnote-24), la racine d’où l’aisance est sortie. La vie de la campagne a dû précéder celle des villes ; en effet, l’homme pense d’abord au nécessaire ; il doit se le procurer avant d’aspirer à l’aisance. Donc la rudesse de la vie des champs a existé avant les raffinements de la vie sédentaire ; aussi voyons‑nous la civilisation, née dans les champs, se terminer par la fondation des villes, et tendre forcément vers ce but. Aussitôt que les gens de la campagne arrivent à ce degré de bien‑être [[25]](#footnote-25) qui dispose aux habitudes du luxe, ils recherchent les commodités de la vie et se laissent entraîner vers la vie sédentaire. C’est ce qui a eu lieu pour toutes les tribus nomades [[26]](#footnote-26). Le citadin, au contraire, ne recherche pas la vie des champs, à moins d’y être forcé, ou de ne pouvoir atteindre à l’aisance dont on jouit dans les villes. Un autre fait peut démontrer que la vie nomade a précédé la vie sédentaire et lui a donné naissance : si nous prenons des ren­seignements au sujet des habitants de quelque ville que ce soit, nous trouverons que la plupart d’entre eux descendent de familles qui demeuraient dans les villages des alentours ou dans les campagnes voisines. Leurs aïeux, devenus riches, vinrent se fixer dans la ville, afin de goûter la tranquillité et le bien‑être qu’elle leur offrait. Cet exemple montre que la vie sédentaire est venue après la vie des champs et qu’elle est une branche sortie de cette souche. Le lecteur est prié d’observer l’importance de ce principe. Nous pouvons ajouter que les populations des villes ne se ressemblent pas toujours en ce qui regarde leur manière d’être, et qu’il en est de même de celles des campagnes : certaines peuplades et certaines tribus sont plus puis­santes \*225 que d’autres, et il y a des villes qui surpassent les autres en grandeur ou en population.

D’après ces observations on reconnaîtra que la vie de campagne a existé avant celle des villes et qu’elle lui a donné naissance ; on conviendra aussi que l’aisance et les habitudes de luxe dont on jouit p.259 dans les villes, tant grandes que petites, ont paru [[27]](#footnote-27) plus tard que les habitudes qui résultent de la nécessité de pourvoir aux premiers besoins de la vie.

**Les gens de la campagne sont moins corrompus que ceux des villes.**

[@](#table)

L’âme, au moment d’être créée, est disposée à recevoir les impres­sions, bonnes ou mauvaises, qui pourront lui survenir. Le Prophète a dit : « Tous les enfants naissent avec le même naturel : s’ils deviennent juifs ou chrétiens, ou adorateurs du feu, c’est la faute de leurs pères et de leurs mères. » Plus l’âme s’habitue à l’une des deux qualités (opposées, le bien et le mal), plus elle s’éloigne de l’autre et plus elle a de la peine à se l’approprier. L’homme porté vers le bien, et dont l’âme s’est formée à la vertu, évite le mal et trouve le sentier du vice très difficile à parcourir. De même, l’homme devenu mé­chant par l’habitude du mal (ne saurait marcher dans la voie du bien). Or les habitants des villes s’occupent ordinairement de leurs plaisirs et s’abandonnent aux habitudes du luxe ; ils recherchent les biens de ce monde transitoire et se livrent entièrement à leurs passions. Chez eux, l’âme se corrompt par les mauvaises qualités qu’elle acquiert en grand nombre, et, plus elle se pervertit, plus elle s’écarte du sen­tier de la vertu. Il leur arrive même d’oublier dans leur conduite toutes les bienséances : nous avons rencontré bien des personnes qui se servaient d’expressions grossières et malhonnêtes dans leurs assem­blées \*226 et devant leurs supérieurs ; ils ne s’en abstenaient même pas en présence de leurs femmes. Habitués à prononcer des mots obscènes et à se conduire avec impudeur, le sentiment de la modestie n’a plus aucun pouvoir sur eux.

Les gens de la campagne recherchent aussi les biens de ce monde, mais ils n’en désirent que ce qui leur est absolument nécessaire ; ils ne visent pas aux jouissances que procurent les richesses ; ils ne re­cherchent pas les moyens d’assouvir leur concupiscence ou p.260 d’augmenter leurs plaisirs. Les habitudes qui règlent leur conduite sont aussi simples que leur vie. On pourra trouver dans leurs actes et dans leur caractère bien des choses à reprendre ; mais ces défauts paraî­traient peu graves, si l’on jetait les yeux ensuite sur les mœurs des habitants des villes. Comparés avec eux, ils se rapprochent bien plus du naturel primitif de l’homme, et leurs âmes sont moins exposées à recevoir les impressions que les mauvaises habitudes laissent après elles. Il est donc clair que, pour les corriger et les ramener dans la bonne voie, on aura moins de peine qu’avec les habitants des villes. Plus loin, nous aurons l’occasion de démontrer que la vie séden­taire est le terme où la civilisation vient s’arrêter et se corrompre ; c’est là que le mal atteint toute sa force et que le bien ne saurait se trouver.

Ce qui précède suffit pour démontrer que les gens de la campa­gne sont plus enclins à la vertu que les habitants des villes. *Dieu aime ceux qui le craignent* (*Coran,* sour. IX, vers. 4).

Il ne faut pas opposer à cette doctrine une parole d’El‑Haddjadj, rapportée par El‑Bokhari dans son recueil de traditions. Ce chef, ayant appris que Selma Ibn el‑Akouâ était allé habiter le désert, l’in­terpella en ces termes : « Tu es retourné sur tes pas ! tu t’es *arabisé* [[28]](#footnote-28) ! » — « Pas du tout, lui répondit Selma ; mais le saint Prophète m’a­vait autorisé à vivre dans le désert. » Pour comprendre la portée de cette anecdote, il faut savoir qu’au commencement de l’islamisme le Prophète avait imposé à ses partisans mecquois le devoir d’émigrer et de le suivre partout, afin de lui donner aide et protection. L’ordre d’émigrer ne s’adressait pas aux Arabes nomades, habitants du désert, \*227 parce qu’ils ne montraient pas autant de zèle et d’ardeur pour la cause du Prophète que les Mecquois ; aussi les émigrés remer­ciaient Dieu de leur avoir épargné la disgrâce d’habiter le désert, p.261 vu que l’honorable devoir d’émigrer ne leur y aurait pas été imposé. Selon une tradition rapportée par Saad Ibn Abi Ouaccas, le Prophète aurait dit, pendant qu’il était malade à la Mecque : « Grand Dieu ! permettez à mes Compagnons d’accomplir leur émigration, et ne les faites pas *retourner sur leur pas*! » c’est‑à‑dire, faites qu’ils restent à Médine et qu’ils ne s’en éloignent pas ; empêchez‑les de négliger le devoir d’émigration qu’ils ont entrepris de remplir. Cela a donné lieu à une question de droit qui rentre dans la catégorie intitulée : « Retourner sur ses pas pour un motif quelconque. » Plusieurs ca­suistes disent que le devoir d’émigrer était obligatoire avant la prise de la Mecque, parce qu’alors les musulmans n’étaient pas assez nom­breux pour se maintenir dans leur ville ; mais après la prise [[29]](#footnote-29), lorsque le nombre des vrais croyants se fut beaucoup augmenté, que l’isla­misme fut devenu puissant et que Dieu se fut chargé de protéger son Prophète, cette prescription cessa d’être obligatoire : « Point d’émigra­tion après la prise ! » telles furent les paroles du Prophète lui-même. Selon d’autres légistes, le devoir d’émigrer cessa à l’égard des per­sonnes qui embrassèrent l’islamisme après la prise de la Mecque ; d’autres soutiennent que cette obligation ne liait pas les musulmans qui avaient abandonné la Mecque avant la prise de la ville ; enfin ils s’accordent tous à dire qu’elle cessa tout à fait après la mort du Prophète, époque ou ses Compagnons se dispersèrent dans divers pays. Dès lors rien ne resta de cette prescription, excepté l’avantage qu’on retire d’un séjour à Médine, ce qui peut encore compter pour une émigration. Revenons à El‑Haddjadj. Ayant rencontré Selma, qui était allé s’établir dans le désert, il lui adressa les paroles en question. Par les mots : « Tu es retourné sur tes pas ! tu t’es arabisé ! » il repro­chait à Selma d’avoir cessé d’habiter Médine, et dans ces paroles il faisait allusion à la prière si bien connue dont nous venons de faire mention, c’est‑à‑dire : « Ne les faites pas retourner sur leurs pas. » En lui reprochant de s’être arabisé, il voulait dire que Selma p.262 était devenu comme les Arabes bédouins [[30]](#footnote-30), gens qui ne se souciaient pas d’émigrer à cause de la religion. Selma lui fit entendre qu’aucun \*228 de ces reproches ne pouvait l’atteindre, le Prophète lui ayant donné la permission d’habiter le désert. En ce cas, la permission était une faveur toute spéciale comme celles du témoignage de Khozeïma [[31]](#footnote-31) et du chevreau d’Abou Borda [[32]](#footnote-32). On peut encore supposer qu’El‑Haddjadj p.263 lui reprochait seulement d’avoir quitté Médine, car il ne devait pas ignorer que l’obligation d’émigrer avait cessé depuis la mort du Pro­phète ; alors Selma aurait voulu donner à entendre qu’il avait dû pro­fiter de la permission du Prophète, qui assurément ne l’aurait pas accordée sans un motif connu de lui seul. Dans tous les cas, les paroles dont il s’agit ne prouvent rien au désavantage de la vie nomade, ou de l’arabisation, comme El‑Haddjadj l’appelait. Tout le monde reconnaît que le devoir d’émigrer fut prescrit par la loi afin que le Prophète eût assez de monde pour l’aider et le protéger, et que cet ordre ne renfermait aucun reproche contre ceux qui s’adon­nent à la vie nomade. Blâmer un individu de s’être soustrait à un devoir pour aller s’établir dans le désert ne signifie pas que la vie nomade soit répréhensible.

**Les gens de la campagne sont plus braves que ceux des villes.**

[@](#table)

Les habitants des villes, s’étant livrés au repas et à la tranquillité, se plongent dans les jouissances que leur offrent le bien‑être et l’ai­sance, et ils laissent à leur gouverneur ou à leur commandant le soin de les protéger en leurs personnes et leurs biens. Rassurés contre tout danger par la présence d’une troupe chargée de leur défense, entourés de murailles, couverts par des ouvrages avancés, ils ne s’alarment de rien, et ils ne cherchent pas à nuire aux peuples voisins [[33]](#footnote-33). Libres de soucis, vivant dans une sécurité parfaite, ils re­noncent à l’usage des armes, et laissent après eux une postérité [[34]](#footnote-34) qui leur ressemble. Semblables aux femmes et aux enfants qui sont à la \*229 charge du chef de la famille, ils vivent dans un état d’insouciance qui leur est devenu une seconde nature.

Les gens de la campagne [[35]](#footnote-35), au contraire, se tiennent éloignés des p.264 grands centres de population ; habitués aux mœurs farouches que l’on contracte dans les vastes plaines du désert, ils évitent le voisinage des troupes auxquelles les gouvernements établis confient la garde de leurs frontières, et ils repoussent avec dédain l’idée de s’abriter derrière des murailles et des portes ; assez forts pour se protéger eux‑mêmes, ils ne confient jamais à d’autres le soin de leur défense et, toujours sous les armes, ils montrent, dans leurs expéditions, une vigilance extrême [[36]](#footnote-36). Jamais ils ne s’abandonnent au sommeil, excepté pendant de courts instants dans leurs réunions de soir, ou pendant qu’ils voyagent, montés sur leurs chameaux ; mais ils ont toujours l’oreille attentive afin de saisir le moindre bruit du danger. Retirés dans les solitudes du désert et fiers de leur puissance, ils se confient à eux­-mêmes et montrent par leur conduite que l’audace et la bravoure leur sont devenues une seconde nature. A la première alerte, au premier cri d’alarme, ils s’élancent au milieu des périls, en se fiant à leur courage. Les citadins qui vont se mêler à eux, soit dans le désert, soit dans les expéditions militaires, leur sont toujours à charge, étant incapables de rien faire par eux‑mêmes, ce dont on peut s’assurer de ses propres yeux. Ils ignorent la position des lieux et des abreu­voirs ; ils ne savent pas à quels endroits les chemins du désert vont aboutir. Cette ignorance provient de ce que le caractère de l’homme dépend des usages et des habitudes, et non pas de la nature ou du tempérament. Les choses auxquelles on s’accoutume donnent de nouvelles facultés, une seconde nature, qui remplace le naturel inné. Examinez ce principe, étudiez les hommes, vous reconnaîtrez qu’il est presque toujours vrai. *Dieu crée ce qu’il veut ; il est le créateur, l’être savant* (*Coran,* sour. XV, vers. 86). \*230

**La soumission aux autorités constituées nuit à la bravoure des citadins et leur enlève la pensée de se protéger eux‑mêmes.**

[@](#table)

Personne n’est maître de ses actions, à l’exception d’un petit nom­bre de chefs, qui commandent aux autres hommes. On est presque p.265 toujours soumis à une autorité supérieure, ce qui amène nécessaire­ment (l’un ou l’autre des deux résultats que nous allons signaler). Si l’autorité se distingue par la douceur et la justice, si elle ne fait pas trop sentir sa force et sa puissance coërcitive, ceux qui la su­bissent montrent un esprit d’indépendance qui se règle d’après le de­gré de leur courage [[37]](#footnote-37). Se croyant libres de tout contrôle, ils montrent une présomption qui est devenue pour eux une seconde nature, et ils ne connaissent pas autre chose. Si, au contraire, l’autorité s’ap­puie sur la force et la violence, les sujets perdent leur énergie et leur esprit de résistance ; car l’oppression engourdit les âmes, ainsi que cela sera démontré plus loin. Omar (le second khalife) défendit à Saad de se conduire avec violence envers ses subordonnés, et voici à quelle occasion : lors de la bataille de Cadéciya (un de ses officiers nommé) Zehra Ibn Haouwîa se mit à la poursuite d’El‑Djalénos [[38]](#footnote-38) et, l’ayant tué, le dépouilla (de ses habits et de ses armes). Saad lui re­procha alors d’avoir poursuivi l’ennemi sans y être autorisé, et lui enleva ce riche butin, qui valait, dit‑on, soixante et quinze mille pièces d’or. Il écrivit ensuite à Omar pour justifier sa conduite, et reçut une réponse ainsi conçue : « Tu as osé traiter de la sorte un homme comme Zehra, qui a déjà affronté les feux de la guerre, tandis que toi, tu as encore beaucoup à faire pour te distinguer. Tu as donc envie de briser son courage et d’indisposer son cœur contre nous : Rends-­lui ces dépouilles. » Sous un gouvernement qui se maintient par la sévérité, les sujets perdent le courage ; châtiés sans pouvoir résister, \*231 ils tombent dans un état d’humiliation qui brise leur énergie. Si le souverain travaille à la réformation des mœurs et à l’instruction du peuple ; s’il règle la conduite de ses sujets dès l’époque de leur en­fance, cela fait une certaine impression sur leur esprit. Un peuple élevé dès sa jeunesse dans la crainte et la soumission ne se targue pas de son indépendance ; aussi trouvons‑nous chez les Arabes à demi sauvages qui s’adonnent à la vie nomade un degré de bravoure bien supérieur p.266 àcelui dont les hommes policés sont capables. Les gens qui, depuis leur première jeunesse, ont vécu sous le contrôle d’une autorité qui cherche à former leurs mœurs et à leur enseigner les arts, les sciences et les pratiques de la religion, un tel peuple perd beaucoup de son énergie et n’essaye presque jamais de résister à l’oppression. Voyez, par exemple, les jeunes gens qui étudient le texte du Coran et qui, voulant assister aux leçons données par d’habiles maîtres, de savants profes­seurs, fréquentent des assemblées où tout inspire le recueillement et le respect. Le lecteur qui aura bien compris la portée de nos obser­vations, c’est‑à‑dire, que le contrôle d’une autorité supérieure affai­blit l’énergie des peuples, se gardera bien d’en nier la justesse ; il ne leur opposera pas l’exemple offert par les Compagnons du Prophète, qui, tout en se conformant aux prescriptions de la religion et de la loi, conservaient toujours leur force d’âme et surpassaient en bra­voure tous les autres hommes. (Il ne pourra pas se prévaloir de cet argument, ) car le législateur, lorsqu’il communiqua la vraie religion aux musulmans, n’eut pour les contrôler que l’influence de leurs propres cœurs, sur lesquels les promesses et les menaces renfermées dans le Coran avaient fait une vive impression. Leur soumission n’était pas le résultat d’un enseignement systématique, d’une instruction scientifique ; elle provenait de l’influence de la religion et des pré­ceptes oraux qu’ils avaient pu recueillir. Ils s’y conformèrent avec em­pressement, parce que la foi et la croyance aux dogmes de la religion avaient jeté dans leurs cœurs des racines profondes. Leur énergie de caractère demeura intacte, n’ayant jamais souffert les atteintes qu’une éducation régulière et l’autorité d’un gouvernement établi auraient pu \*232 lui porter. Le khalife Omar disait : « Celui que la loi divine n’a pas corrigé, Dieu ne [[39]](#footnote-39) le corrigera pas. » Il désirait que chacun eût pour moniteur son propre cœur, étant convaincu que le législateur savait mieux que personne ce qui convenait au bonheur des hommes. L’affaiblissement progressif du sentiment religieux ayant rendu né­cessaires des moyens coërcitifs, la connaissance de la loi devint une p.267 science qu’il fallait acquérir par l’étude ; on adopta volontiers la vie des villes et l’on prit l’habitude d’obéir aux ordres du magistrat. Ainsi se perdit l’esprit d’indépendance ; il céda, comme on le voit, devant l’influence du gouvernement et de l’éducation, et les hommes se laissèrent alors diriger par une autorité qui est en dehors d’eux-­mêmes. La loi divine ne produit pas cet effet, parce que sa puissance directrice réside dans nos cœurs. Donc une administration prési­dée par un prince et un système d’éducation réglé avec méthode comptent au nombre des causes qui enlèvent aux habitants des villes leur courage et leur énergie, surtout à ceux qui, depuis l’enfance jusqu’à la vieillesse, ont subi ces influences oppressives. Il en est bien autrement chez les habitants du désert ; ils se tiennent en dehors de l’autorité du souverain et ne s’occupent pas d’études. Abou Mo­hamed Ibn Abi-Zeïd [[40]](#footnote-40) avait bien pensé à cette influence des écoles, lorsqu’il inséra le passage suivant dans son ouvrage intitulé *Guide* *des précepteurs et des étudiants* [[41]](#footnote-41) : « Le maître qui veut forcer un enfant à apprendre sa leçon ne doit pas lui donner plus de trois coups de courroie. » Il rapporte cette parole du Prophète sur l’autorité du cadi Choreïh [[42]](#footnote-42). A l’appui de la même tradition on cite ce qui arriva au Prophète lors de la première révélation que Dieu lui envoya ; l’ange lui serra le cou trois fois [[43]](#footnote-43). Mais ce rapprochement est trop hasardé et ne prouve rien dans le cas actuel, puisque l’acte de serrer le cou p.268 n’a aucun rapport avec les pratiques ordinaires de l’éducation. *Dieu est l’être sage qui sait tout.* (*Coran,* sour. VI, vers. 18.)\*233

**La faculté de vivre dans le désert n’existe que chez les tribus animées d’un fort esprit de corps.**

[@](#table)

Dieu a implanté le bien et le mal dans la nature [[44]](#footnote-44) humaine, ainsi qu’il l’a dit lui-même dans le Coran : *et* *nous l’avons dirigé dans le bien et le mal* [[45]](#footnote-45)*..... la perversité et la vertu arrivent à l’âme humaine par l’inspiration de Dieu* [[46]](#footnote-46)*.* De toutes les qualités, l’homme contracte celle du mal avec le plus de promptitude, surtout lorsqu’il s’est habitué aux jouissances de la vie et qu’il ne se laisse pas contrôler par la religion. Telle est la disposition de tous les hommes, excepté le petit nombre que Dieu a favorisé de sa grâce. Chez les hommes, le mal se montre sous plusieurs formes, dont les plus évidentes sont l’injus­tice et la haine. Celui qui fixe ses yeux sur le bien d’autrui ne man­quera pas d’y porter la main, à moins [[47]](#footnote-47) qu’une autorité supérieure ne l’en empêche. Aussi le poète a‑t‑il eu raison de dire :

La perversité est une qualité de l’âme humaine ; s’il se trouve un homme qui s’abstient (du mal), celui-là, peut‑être, n’est pas pervers.

Dans les grandes et les petites villes, l’inimitié réciproque des ha­bitants n’a pas de suites graves ; le gouvernement, les magistrats sont là pour empêcher la violence et retenir leurs administrés dans l’ordre. La force matérielle et l’autorité du sultan suffisent à contenir les mauvaises passions, à l’exception toutefois de la tyrannie du chef. Si la ville a des ennemis au dehors, elle a une ceinture de murailles pour la protéger, soit que les habitants s’abandonnent au repos pen­dant la nuit ou qu’ils soient trop faibles pour résister pendant le jour. p.269 Ils ont d’ailleurs pour les défendre un corps de troupes entretenu par le gouvernement et toujours prêt à combattre. Chez les tribus du désert, les hostilités cessent à la voix de leurs vieillards et de leurs chefs, auxquels tout le monde montre le plus profond respect. Pour protéger leurs campements contre les ennemis du dehors, elles ont chacune une troupe d’élite composée de leurs meilleurs guerriers \*234 et de leurs jeunes gens les plus distingués par leur bravoure. Mais cette bande ne serait jamais assez forte pour repousser des attaques, à moins d’appartenir à la même famille et d’avoir, pour l’animer, un même esprit de corps. Voilà justement ce qui rend les troupes composées d’Arabes (du désert) si fortes et si redoutables ; chaque combattant n’a qu’une seule pensée, celle de protéger sa tribu et sa famille. L’affection pour ses parents et le dévouement à ceux aux­quels on est uni par le sang font partie des qualités que Dieu a im­plantées dans le cœur de l’homme. Sous l’influence de ces sentiments, ils se soutiennent les uns les autres ; ils se prêtent un mutuel secours et se font redouter de leurs ennemis. Voyez, par exemple, ce que le Coran raconte au sujet des frères de Joseph ; ils dirent à leur père : *Nous sommes une bande* (*d’amis dévoués*)*; nous serions donc bien mépri­sables si le loup parvenait à manger* (*Joseph*)*.* (Sour. XII, vers. 14.) Ces paroles donnaient à entendre que la confraternité de sentiments ex­clut la haine et la jalousie. Quant aux individus qui sont les seuls de leur famille, ils se montrent peu disposés à secourir leurs camarades dans les moments de danger ; au jour où les calamités de la guerre obscurcissent le ciel, chacun d’eux s’esquive, dans sa terreur, pour chercher son propre salut, et ne rougit pas d’abandonner ses compa­gnons à leur sort. Aussi des gens de cette espèce ne sauraient habi­ter le désert ; ils y deviendraient la proie de toute peuplade qui voudrait les attaquer. Pour y demeurer ensemble, on doit avoir les moyens de se défendre. Quand on a compris cela, on reconnaîtra qu’il doit en être de même des hommes qui se présentent en qualité de pro­phètes et de ceux qui entreprennent de fonder un empire ou d’établir une secte religieuse. Pour atteindre leur but, ils doivent employer la p.270 force des armes [[48]](#footnote-48), afin de vaincre l’esprit d’opposition, qui forme un des caractères de la race humaine. Or, pour combattre, il faut avoir des partisans animés tous d’un même esprit de corps, ainsi que nous l’avons dit vers le commencement de ce chapitre. Ceci est une règle dont le lecteur verra l’application dans ce qui va suivre. Que Dieu nous soit en aide ! \*235

**L’esprit de corps ne se montre que chez les gens qui tiennent ensemble par les liens du sang ou par quelque chose d’analogue.**

[@](#table)

Les liens du sang ont une force que presque tous les hommes re­connaissent par un sentiment naturel. Leur influence porte à ce qu’on se préoccupe de l’état de ses parents et de ses proches, toutes les fois qu’ils subissent une injustice ou qu’ils risquent de perdre la vie. Le mal qu’on fait à un de nos parents, les outrages dont on l’accable, nous paraissent autant d’atteintes portées à nous‑mêmes ; de sorte que nous voudrions le protéger en nous interposant entre lui et le danger. Depuis qu’il y a eu des hommes, ce sentiment a toujours existé dans leurs cœurs. Quand deux personnes se prêtent un secours mutuel et qu’elles sont assez proches parentes pour être unies de cœur et de sen­timent, c’est l’influence des liens du sang qui se manifeste dans leur conduite. Les liens du sang sont parfaitement suffisants pour pro­duire ce résultat [[49]](#footnote-49). Si deux individus ne sont pas liés par une parenté très étroite, ils pourront en oublier les devoirs jusqu’à un certain point ; mais, comme ils savent que leur parenté est généralement connue, ils se prêtent un secours mutuel, chacun d’eux voulant évi­ter le déshonneur auquel il se croirait exposé s’il agissait mal envers quelqu’un qui, au vu et au su de tout le monde, était son parent plus ou moins proche. Les clients et les affidés d’un grand person­nage peuvent se ranger dans la catégorie de ses parents ; le patron et le client sont toujours prêts à se protéger l’un l’autre, par suite de ce sentiment d’indignation qu’on éprouve lorsqu’on voit maltraiter p.271 son voisin, son parent ou son ami. En effet, les liens de la clientèle sont presque aussi forts que ceux du sang. Ces observations aideront à faire comprendre ce que le Prophète a voulu exprimer par ces mots : « Apprenez assez de vos généalogies pour savoir qui sont vos proches parents. » Elles nous donnent à entendre que la véritable parenté \*236 consiste en cette union des cœurs qui fait valoir les liens du sang et qui porte l’homme à prendre la défense de celui qui invoque son secours ; autrement la parenté n’a qu’une valeur imaginaire et n’offre rien de réel. Pour être utile elle doit lier les affections et unir les cœurs [[50]](#footnote-50). Si cette union est évidente, elle porte les âmes vers l’ardente sympathie qui leur est naturelle. La parenté dont l’existence n’est cons­tatée que par un ancien souvenir n’offre aucun avantage, elle perd même l’importance que l’opinion lui assigne ; celui qui s’en préoccupe se donne une peine gratuite et se livre à un acte de désœuvrement blâmé par la loi. Ce que nous venons de dire fera comprendre le sens de cette maxime : « Connaître sa généalogie ne profite pas ; l’ignorer ne nuit pas. » Elle signifie que les rapports de parenté, lorsqu’ils ont cessé d’être parfaitement manifestes et qu’ils deviennent un sujet d’étude et de recherches, perdent jusqu’à la valeur que l’opinion publique y attache ; aussitôt qu’ils cessent de réveiller ces sentiments de sym­pathie et de dévouement auxquels on est porté par esprit de corps, ils deviennent tout à fait inutiles.

**La pureté de race ne se retrouve que chez les Arabes nomades et les autres peuples à demi sauvages qui habitent les déserts.**

[@](#table)

La pureté de race existe chez les peuples nomades parce qu’ils subissent la pénurie et les privations, et qu’ils habitent des régions stériles et ingrates, genre de vie que le sort leur a imposé et que la nécessité leur a fait adopter. Pour se procurer les moyens d’existence, ils se consacrent aux soins de leurs chameaux ; leur seule occupation est de leur trouver des pâturages et de les faire multiplier. Ils ont dû adopter la vie sauvage du désert, parce que cette région, ainsi p.272 que nous l’avons dit, est la seule qui offre à ces animaux des arbris­seaux propres à leur nourriture et des endroits sablonneux où ils puissent mettre bas leurs petits. Bien que le désert soit un lieu de pénurie et de faim, ces peuples finissent par s’y habituer, et ils y \*237 élèvent une nouvelle génération pour laquelle la faculté de supporter le jeûne et les privations est devenue une seconde nature. Aucun individu appartenant à une autre race n’a envie de partager leur sort ni d’adopter leur manière de vivre ; bien plus, ces nomades chan­geraient eux‑mêmes d’état et de position s’ils en trouvaient l’occa­sion [[51]](#footnote-51). Leur isolement est donc un sûr garant contre la corruption du sang qui résulte des alliances contractées avec des étrangers. Chez eux, la race se conserve dans sa pureté, ainsi que cela se voit chez les tribus descendues de Moder : les Coreïch par exemple, les Ki­nana, les Thakîf, les Beni Aced, les Hodeïl, et leurs voisins de la tribu des Khozaâ. En effet, ces peuples mènent une vie de privations et habitent un pays où l’on ne trouve ni céréales ni bestiaux. Une grande distance sépare leur territoire des contrées fertiles de la Syrie et de l’Irac ; ils n’approchent pas des pays qui produisent le blé et les as­saisonnements qui relèvent le goût des mets ; aussi leur race est de­meurée pure et sans soupçon de mélange.

Les Arabes établis sur les hauts plateaux, régions qui offrent de riches pâturages aux troupeaux et qui fournissent tout ce qui peut rendre la vie agréable, ont laissé corrompre la pureté de leur race par des mariages avec des familles étrangères. Tels sont les Lakhm, les Djodam, les Ghassan, les Taï, les Codhaâ, les Aiyad et les autres tribus descendues de Himyer et de Kehlan. On se rappelle les con­troverses qui ont eu lieu relativement à la noblesse de leurs grandes familles et qui ont été amenées par leurs mariages avec des étrangers et par le peu de soin qu’ils ont mis à garder le souvenir de leurs généalogies. Ce que nous avons dit ne s’applique qu’aux Arabes (du désert). Le khalife Omar disait : « Apprenez vos généalogies, et ne p.273 soyez pas comme les Nabatéens de la Babylonie (Es‑Souad) ; quand on demande à l’un d’eux d’où il sort, il répond : de tel ou tel vil­lage. » — Mais les Arabes établis dans des pays fertiles et possédant de gras pâturages se trouvaient en contact avec d’autres peuples, ce qui amena un mélange de race et de sang. Aussi, dès les premiers temps de l’islamisme, on commençait à désigner les tribus par le \*238 nom des pays qu’elles occupaient. On disait, par exemple, le *djond* (colonie militaire) de Kinnisrîn, le *djond* de Damas, le *djond* d’El‑Aouas­sem. Le même usage s’introduisit en Espagne. Ce n’est pas que les Arabes eussent renoncé à l’habitude de se désigner par le nom de la tribu dont ils faisaient partie ; ils ne prenaient qu’un surnom de plus, afin de donner à leurs émirs le moyen de les distinguer plus facile­ment, Ils se mêlèrent ensuite avec les habitants des villes, gens dont la plupart étaient de race étrangère, et de cette manière ils perdirent tout à fait la pureté de leur sang. Dès lors, les rapports de famille s’affaiblirent chez eux au point de laisser perdre l’esprit national, seul avantage qui existe dans les liens de la parenté. Les tribus elles­-mêmes s’éteignirent ensuite, et, avec leur anéantissement, disparut tout esprit de corps. Dans le désert, au contraire, les choses restè­rent comme elles étaient. *Dieu est l’héritier de la terre et de tout ce qu’elle porte.*

1. [css : les ‘parties’ ne constituent pas une division analytique de l’ouvrage, mais un simple regroupement selon les volumes des Notices et Extraits. En lisant la page 10 (cf. aussi p. XCV), on note que ce qu’il est convenu d’appeler *Prolégomènes* comprend l’introduction générale et le livre premier de l’Histoire Universelle (le livre deuxième renferme l’histoire des Arabes, le livre troisième celle des Berbères). Le livre premier comprend une introduction et six sections. La première ‘partie’ (et aussi le premier fichier css) présente, outre l’introduction du traducteur, l’introduction générale d’Ibn Khaldoun, les deux premières sections et la moitié de la troisième section du livre premier. La deuxième ‘partie’ (et deuxième fichier) présente, outre la fin de la troisième section, les quatrième et cinquième sections et le début de la sixième. La troisième ‘partie’ (et troisième fichier) présente la fin de la sixième section]. [↑](#footnote-ref-1)
2. Voyez, pour la division de cet ouvrage en livres, ce que l’auteur a dit, page 10. [↑](#footnote-ref-2)
3. Pour ﺖﺎﺑﻠﻗﺗﻠﺍ , lisez ﺖﺎﺑﻠﻐﺗﻠﺍ avec les manuscrits. [↑](#footnote-ref-3)
4. Pour remplir les fonctions de témoin, on doit être d’une intégrité bien reconnue et s’acquitter fidèlement des devoirs de la religion. Dans le cas où le cadi soupçonne la moralité de l’individu qui vient servir de témoin ou déposer en justice, il fait prendre secrètement les renseignements dont il a besoin pour éclaircir ses doutes. Si le résultat de cette espèce d’enquête est favorable, le cadi déclare que le témoin­ est intègre : le terme arabe est *tâdîl* (*justi­ficatio*) ; dans le cas contraire, il refuse d’admettre le témoignage de cette per­sonne, à laquelle il imprime ainsi une sorte de flétrissure, en arabe *tedjrîh* (*im­probatio*)*.* Ce dernier terme signifie plus exactement *blesser,* puis, dans le sens figuré, *blesser un homme dans sa réputation.* Les docteurs qui compilaient lestraditions n’en acceptaient aucune comme authen­tique avant de s’être convaincus de la pro­bité, de la véracité et de la piété de chacun des traditionnistes par lesquels cette tradi­tion avait été transmise. Pour y parvenir, ils se livraient à de longues recherches. On désignait cette branche de la science religieuse par les mots *tedjrîh oua tâdîl* (*improbatio et justificatio*)*.* [↑](#footnote-ref-4)
5. Lisez ﻻﻮ , à la place de ﻻ . [↑](#footnote-ref-5)
6. L’auteur a dû écrire :

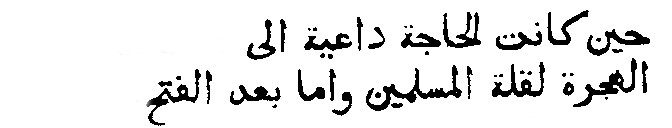
   

   « qui nous apprit l’âge de son chameau et qui nous lit le Djo­heïna de son histoire ». La première de ces expressions est expliquée dans le com­mentaire des *Séances de Harîri,* édition de M. de Sacy, page ٨٢. Par la seconde, l’auteur veut rappeler le proverbe :

   ﺪﻨﻋ 

   « les nouvelles certaines se trouvent chez Djoheïna ». Dans les ma­nuscrits des Prolégomènes, les mots ﻩﺭﮑﺒ ﻥﺴ ont été altérés de toutes les manières par les copistes. Dans l’édition de Boulac, le mot ﻥﺴ est remplacé par le mot ﻥﻴﺒ , ce qui n’offre aucun sens. [↑](#footnote-ref-6)
7. *Coran,* sour. XXIV, vers. 35. On y lit : ﻩﺭﻭﻨﻟ « vers sa lumière », à la place de ﻩﺭﻭﻨﺒ « par sa lumière ». [↑](#footnote-ref-7)
8. ﺭﺷﺍﺩﻣ est le pluriel de ﺓﺭﺷﺩ , *dichra,* de même que ﺪﺟﺍﻭﻣ est le pluriel de ﺩﺟﻭ , extase. Le mot *dichra* s’emploie, en Algérie, pour désigner un village situé dans un pays de montagnes. [↑](#footnote-ref-8)
9. En arabe, ﻥﺍﺭﻣﻋ , *omran.* Ce mot signifie « un lieu habité, la culture, la population d’un pays, sa prospérité, la civilisation », en un mot ce qui *garnit,* ﺭّﻣﻋ, un pays. [↑](#footnote-ref-9)
10. Le Περι χρείας τω̃ν ε̉ν α̉νθρώπον σώματι μορίων fut traduit en arabe par Hobaïch et Honeïn, sous le règne du khalife abbacide El-Mamoun. [↑](#footnote-ref-10)
11. *Coran*, sour. II, vers. 28. [↑](#footnote-ref-11)
12. D’après les logiciens arabes, l’objet (*maudouâ*, υποκείμενον) d’une science est la chose dont les accidents qui affectent son essence fournissent la matière d’un traité spécial. L’objet de la géométrie, c’est la quantité ; celui de la médecine, c’est le corps humain ; celui de l’astronomie, ce sont les corps célestes. Or le géomètre, le médecin, l’astronome, ne sont pas obli­gés à démontrer que la quantité, le corps humain, les corps célestes, sont les objets de leurs sciences respectives. Il en est de même de l’historien quand il prend la civilisation pour l’objet de ses études. L’au­teur aurait pu ajouter qu’on n’est pas même tenu à définir l’objet d’une science. Aristote a dit : « On appelle encore prin­cipes propres, dont on admet aussi l’exis­tence sans démonstration, les choses dans lesquelles la science trouve les propriétés essentielles qu’elle étudie. Ainsi l’arith­métique admet sans démonstration les unités, et la géométrie les points et les lignes ; car elles admettent, sans démons­tration, et l’existence et la définition de ces choses. » (*Derniers analytiques*, liv. I, ch. X, trad. de M. Barthélemy Saint‑Hilaire.) [↑](#footnote-ref-12)
13. Littéral. « dans les états ». [↑](#footnote-ref-13)
14. Les termes dont l’auteur se sert ici sont : *ed‑dorouri* (l’indispensable), *el‑hadji* (le nécessaire) et *el‑kemali* (le parfait). [↑](#footnote-ref-14)
15. Pour ﺖﻻﺎﻌﻤ , lisez ﺓﻻﺎﻌﻤ . [↑](#footnote-ref-15)
16. Pour ﺎﻫﺪﻴﺠﻨﺗﻭ , lisez ﺎﻫﺪﻴﺠﻨﺗ ﻰﻓ ﻥﻮﻐﻟﺎﺒﻳﻮ . [↑](#footnote-ref-16)
17. Je crois qu’il faut lire ﻦﻭﻠﻔﺗﺤﻴ à la place de ﻦﻭﻠﻔﺗﺧﻴ . [↑](#footnote-ref-17)
18. Pour ﺎﻣﻨﺍ , lisez ﻰﻣﻨﺍ . [↑](#footnote-ref-18)
19. Dans toute cette section et dans plu­sieurs autres endroits des Prolégomènes, l’auteur entend, par le mot *Arabe*, les Ara­bes nomades. [↑](#footnote-ref-19)
20. Pour ﺭﺛﺍﺪﻣﻟﺍ , lisez ﺭﺷﺍﺪﻣﻠﺍ . [↑](#footnote-ref-20)
21. En arabe *toloul*, pl. de *tell*. Tout ce qui n’est pas désert est *tell*. [↑](#footnote-ref-21)
22. Pour ﻢﻬﺗﺍﻮﺪﻌﺒ , lisez ﻢﻬﻨﺍﻮﺪﻌﺒ . [↑](#footnote-ref-22)
23. Pour ﻥﻳﺯﺠﺎﻌﻟﺍ , lisez ﻥﻮﺯﺠﺎﻌﻟﺍ . [↑](#footnote-ref-23)
24. Lisez ﱠﻥﺎﻛﻮ [↑](#footnote-ref-24)
25. Littéral. « quand ils ont obtenu des plumes ». [↑](#footnote-ref-25)
26. Pour ﺔﻳﺪﺗﺒﻣﻠﺍ , lisez ﺔﻳّﺪﺒﺗﻤﻠﺍ . [↑](#footnote-ref-26)
27. La phrase arabe est mal tournée et in­correcte ; pour lui donner une construction régulière, il faudrait supprimer les mots ﻭﻫ ﻯﺫﻟﺍ . [↑](#footnote-ref-27)
28. C’est‑à‑dire, tu as apostasié. El‑Had­djadj pensait, sans doute, à ces paroles du Coran (sour. IX, vers. 98) : « Les Arabes du désert sont endurcis dans leur impiété et dans leur hypocrisie, et il est naturel qu’ils ignorent les préceptes que Dieu a révélés. » [↑](#footnote-ref-28)
29. Dans le texte arabe, ligne 10, il faut insérer, après les mots ﺢﺗﻔﻠﺍ ﻞﺒﻗ , le passage suivant :

     [↑](#footnote-ref-29)
30. Dans le texte arabe, il faut remplacer le mot ﺏﺭﻌﻠﺍ par ﺏﺍﺭﻋﻻﺍ . [↑](#footnote-ref-30)
31. Pour constater un fait devant la justice musulmane, il faut la déposition de deux témoins. Mohammed, dans une affaire qui le concernait, déclara que le témoi­gnage de Khozeima Ibn Thabet suffisait. « La seule déposition de Khozeïma, dit‑il, soit pour, soit contre, est suffisante. » ﻪﺑﺳﺣﻓ ﻪﻳﻟﻋ ﺩﻫﺷ ﻭﺍ ﺔﻣﻴﺯﺧ ﻪﻠ ﺩﻫﺷ ﻥﻣ . Ce fut pour cette raison, que Khozeima reçut le surnom de ﻥﻳﺗﺪﺎﻫﺷﻠ ﺍ ﻭﺬ « l’homme au double témoignage ». (*Sïer es‑Selef*, manus­crit de la Bibliothèque impériale, supplé­ment arabe, n° 693, fol. 70). [↑](#footnote-ref-31)
32. Nous lisons dans *le Mowatta* (voy. ci-­devant, p. 32, note 5) ce qui suit : « Ma­lek (donne la tradition suivante) d’après Yahya, qui la tenait de Bechîr : AbouBorda sacrifia sa victime (au jour de la fête, le 10 de Dou’l‑Hiddja), avant que le Pro­phète eût, sacrifié la sienne, et le Pro­phète lui ordonna de sacrifier de nouveau. « Je ne trouve rien pour sacrifier, lui dit AbouBorda, excepté un chevreau. » « S’il n’y a qu’un chevreau, répondit le Prophète, sacrifie‑le. » (Mss. de la Bibl. imp. suppt, n° 368, fol. 91 v°.) El-Bo­khari rapporte les traitions suivantes : « Le Prophète dit : « Aujourd’hui nous com­mencerons par faire la prière, puis nous nous en retournerons pour faire le sacri­fice. Celui qui agit ainsi se conforme au rite que nous avons prescrit ﺎﻨﺗﻨﺳ ﺏﺎﺼﺍ ; celui qui sacrifie avant (la prière) a fait une offrande dont la chair est pour sa propre famille, mais qui ne fait nullement partie du rite. Abou Borda Ibn Nîar, qui avait déjà sacrifié, lui dit : « J’ai ici un chevreau. » — « Immole‑le, lui répondit le Prophète, mais, dorénavant, une pareille chose ne sera permise à personne ﻙﺪﻌﺒ ﺪﺣﺍ ﻥﻋ ﻯﺯﺠﺗ ﻥﻟﻭ » — « Le Prophète a dit : « Celui qui sacrifie avant la prière sacrifie pour lui-même ; celui qui sacrifie après la prière a rempli son devoir religieux et s’est conformé au rite des musulmans. » (Voy. *le* *Sakîh,* ms. de la Bibl. imp. suppt, au chapitre intitulé : ﺔﻳﺣﻀﻻﺍ ﺔﻨﺳ ﺏﺎﺑ ﻰﺤﺎﻀﻻﺍ ﺏﺎﺗﻛ . De ces traditions on peut tirer deux conclusions : 1° que, par un cas exceptionnel, Abou Borda, ayant sacrifié avant la prière, eut la permission de réparer son erreur par un sacrifice fait après la prière ; 2° qu’il fut autorisé (par une grâce spéciale) à remplacer la victime ordinaire par un chevreau. Ajoutons que deux des compa­gnons de Mohammed portaient le surnom d’*Abou* *Borda.* Celui dont nous parlons est AbouBorda Nîar ﺭﺎﻳﻨ ; l’autre, Abou Borda Amer ﺭﻣﺎﻋ , fils d’Abou Mouça Abd Allah, remplit les fonctions de cadi à Koufa et mourut l’an 103 (721‑722 de J. C.). [↑](#footnote-ref-32)
33. Cette traduction est purement conjectu­rale ; le texte porte : ﺪﻳﺻ ﻪﻠ ﺭﻓﻨﻳ ﻼ , « pour lui, le gibier ne senfuit pas » ; ce qui peut signifier il ne chasse pas, ou bien, il ne fait pas la guerre. On cherche vainement cette locution dans les *Proverbes de Meï­dani*. [↑](#footnote-ref-33)
34. Pour ﻞﺎﻴﺠﺍ , lisez ﻞﺎﻴﺠﻻﺍ . [↑](#footnote-ref-34)
35. C’est‑à‑dire, les nomades. [↑](#footnote-ref-35)
36. Littéral. « ils tournent leurs regards de tous les côtés, vers les chemins ». [↑](#footnote-ref-36)
37. Littéral. « de leur courage et de leur pusillanimité ». [↑](#footnote-ref-37)
38. Voy. sur ce général persan, l’*Essai* de M. Caussin de Perceval, t. III. [↑](#footnote-ref-38)
39. Pour ﻻﻮ , lisez ﻻ . [↑](#footnote-ref-39)
40. Voy. ci-devant, p. 227, note 3. [↑](#footnote-ref-40)
41. ﻥﻳﻣﻠﻌﺗﻣﻠﺍﻮ ﻥﻳﻣﻠﻌﻣﻠﺍ ﺭﻣﺎﮐﺣﺍ . L’ouvrage dont Ibn Khaldoun donne ici le titre ne se trouve pas indiqué dans le Dictionnaire bibliographique de Haddji Khalifa. [↑](#footnote-ref-41)
42. Abou Oméiya Choréih el‑Kindi, un des *tabîs* (disciples des Compagnons de Mohammed), fut nommé cadi de Koufa par le khalife Omar. Il mourut l’an 87 (706 de J. C.). [↑](#footnote-ref-42)
43. Nous lisons dans le *Sahîh* d’El‑Bo­khari, au commencement de l’ouvrage : « Le Prophète raconta qu’étant dans la grotte du mont Hira, il vit approcher un ange qui lui ordonna de lire. Sur sa réponse qu’il ne savait pas lire, l’ange le saisit à la gorge et la lui serra presque au point de l’étouffer. Trois fois l’ange lui adressa le même ordre, trois fois le Prophète fit la même réponse, et trois fois l’ange lui serra le cou. Alors le messager cé­leste lui dit : « Lis, au nom de ton Seigneur, qui a créé tout ; il a créé l’homme d’un caillot de sang. » — Ces paroles font partie du Coran (voyez sour. XCVI), et, selon les musulmans, elles furent les premières que Mohammed reçut du ciel. [↑](#footnote-ref-43)
44. Lisez ﻊﻴﺎﺒﻂ , à la place de ﻉﺎﺑﻂ . [↑](#footnote-ref-44)
45. Sour. XC, vers. 10. Le mot ﻥﻳﺩﺟﻨﻟﺍ , rendu ici par *le bien et* *le* *mal,* signifie lit­téralement *les deux hauteurs.* Nousl’avons entendu dans le même sens que le commentateur El‑Beïdaoui. [↑](#footnote-ref-45)
46. Littéral. « il lui a inspiré sa perversité et sa piété. » Ceci est encore une phrase du Coran. (Voy. sour. XCI, vers. 8.) [↑](#footnote-ref-46)
47. Pour ﻰﻟﺍ , lisez ﻻﺍ . [↑](#footnote-ref-47)
48. Notre auteur n’avait pas pensé au fon­dateur de la religion chrétienne. [↑](#footnote-ref-48)
49. Littéral. « ils ont amené cela à eux seuls et par leur évidence. » [↑](#footnote-ref-49)
50. Littéral. « son utilité n’est que dans cette union et cette incorporation. » [↑](#footnote-ref-50)
51. Les mots ﻪﮐﺭﺗ ﺎﻣﻟ équivalent à ﻪﮐﺭﺗﻟ ; nous avons déjà fait observer que notre auteur emploie souvent la particule ﺎﻣ d’une manière pléonastique. [↑](#footnote-ref-51)